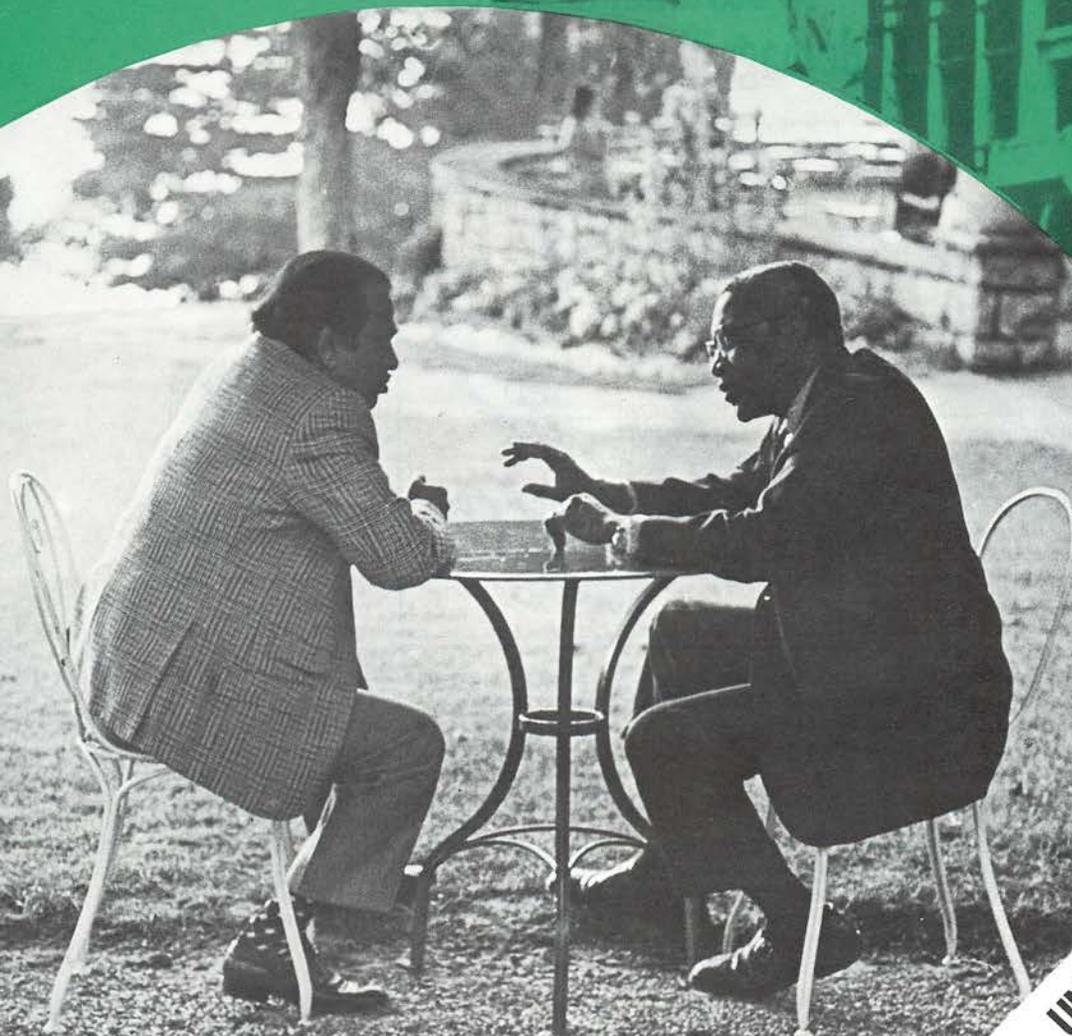


TRIBUNE DE CAUX

CAUX 1972

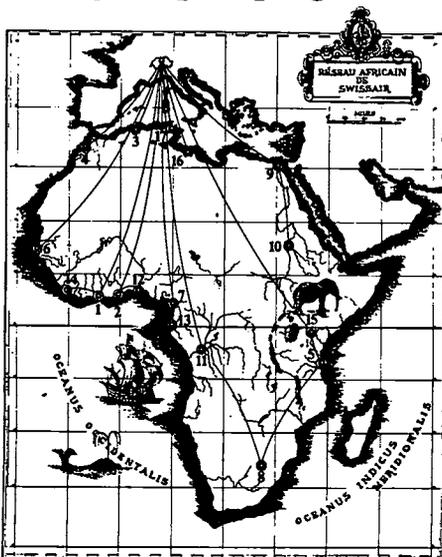
PORTE OUVERTE VERS L'ESPOIR



PAGE 12: UN DOCUMENT INÉDIT SUR
LA FIN DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

Savez-vous pourquoi Swissair dessert dix-sept villes africaines?

- Parce qu'on trouve en Afrique:**
- 1° du pétrole - 2° de l'or - 3° des diamants - 4° du cuivre -
 - 5° du fer - 6° du platine -
 - 7° du bois - 8° du cacao - 9° des arachides -
 - 10° du caoutchouc - 11° du tabac - 12° des épices -
 - 13° des fruits - 14° du café - 15° du coton -
 - 16° des animaux rares -
 - 17° de magnifiques plages de sable.



Le fait que Swissair relie régulièrement l'Europe aux principales villes d'Afrique n'est heureusement pas le seul indice de l'essor extraordinaire de Swissair.

Il est avant tout un signe de l'essor économique de l'Afrique. Et si Swissair a eu la chance de contribuer à cette croissance, c'est précisément parce qu'elle a voulu être, partant de la Suisse, un lien entre l'Europe et l'Afrique. On ne manquera pas de dire à ce propos que nous ne sommes, nous Suisses, que des hommes d'affaires froidement clairvoyants, mais on ne pourra pas prétendre que nous avons quelque intérêt politique en Afrique.

Ainsi se développent toujours davantage des relations commerciales véritablement basées sur la réciprocité. Les statistiques du fret transporté par Swissair le montrent clairement.

Et le tourisme, qui apporte à l'Afrique les devises dont elle a besoin, progresse encore plus ra-

pidement que les échanges commerciaux. Pour la bonne raison qu'il existe, dans cette Afrique prétendument peu civilisée, des régions sans fumées industrielles, des routes non embouteillées, des animaux qui ont de l'espace pour vivre, des plages de sable infinies, des rivières dont l'eau n'est pas pol-

luée, des criques marines qui ne sont pas souillées par le mazout. On y rencontre même des hommes qui vivent sans psychiatre.

Swissair ne peut que recommander chaleureusement aux Suisses de prendre l'avion et de faire connaissance avec l'Afrique. Il y a pour nous en Afrique beaucoup de choses à apprendre.

Et notamment: 1 à Abidjan - 2 à Accra - 3 à Alger - 4 à Casablanca - 5 à Dar-es-Salaam - 6 à Dakar - 7 à Douala - 8 à Johannesburg - 9 au Caire - 10 à Karthoum - 11 à Kinshasa - 12 à Lagos - 13 à Libreville - 14 à Monrovia - 15 à Nairobi - 16 à Tripoli - 17 à Tunis.

Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**



TRIBUNE DE CAUX

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

N° 6 — JUIN 1972

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Claire Evans-Weiss, Regula Flütsch, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Héléne Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Abonnements : voir page 7.

Porte ouverte vers l'espoir

Un point sur la carte, un nom court et percutant, un bâtiment spacieux accroché à la montagne, un paysage admirable, un maelström humain en terre sereine. Pour des dizaines de milliers d'hommes, d'un bout à l'autre du globe, Caux représente cela, mais aussi, et surtout, une porte ouverte vers l'espoir.

Depuis 25 ans, des extrémistes et des modérés, des nantis et des révoltés ont pu trouver à Caux un dénominateur commun. Les remises en question que quelques hommes ont pu y amorcer, dans leurs relations entre eux, dans leurs prises de position, des millions d'autres en ont bénéficié, qu'ils soient mineurs de la Ruhr, débardeurs du Brésil ou coupeurs de jute au Bengale.

Le centre de Caux est prêt pour de plus grandes tâches encore. Il est prêt pour tous ceux qui peuvent ou veulent agir pour rapprocher et changer les hommes aux points

de tension où se décide l'avenir de la planète.

La force de Caux, c'est que si l'on y pénètre en partisan, en doctrinaire, on a la chance, dans le brassage des peuples et des idées, de remettre le problème qui est le sien à sa juste place. « Ici, disait un député du Sud-Tyrol, nos difficultés semblent perdre de leur importance. Mais si nous réussissons à les résoudre, nous pourrions servir d'exemple à ceux qui, dans le monde, doivent débrouiller des situations infiniment plus complexes. »

Bien sûr, à l'heure où les idéologies, loin de s'estomper, marquent l'humanité de leurs affrontements, le rétablissement de la paix et l'établissement d'une forme de justice demanderont une patience infinie, une volonté à toute épreuve et une inspiration puisée aux sources les plus pures. Voilà ce qui peut jaillir de Caux.

La famille périmée? Qu'en dites-vous?

Le dossier du prochain numéro de la *Tribune de Caux* sera consacré à la famille. On entend dire parfois : la famille est une institution périmée. Que répondre? Certains des arguments traditionnels semblent avoir peu

de force convaincante. Nous invitons nos lecteurs à nous envoyer leurs réflexions sur ce sujet et leurs expériences — de préférence à leurs théories — avant le 10 juin à l'une de nos adresses.

SOMMAIRE

- 4 **Qu'attendre de Caux 1972?**
- 8 **L'homme de demain**
par Maurice Mercier
- 10 **La longue route d'un industriel de Bombay**
- 12 **Echec à la haine**
par Jacques Clémentin

Couverture : sur la terrasse de Caux (Photo B. Almond)

«...l'élément incalculable de la rencontre, là où celle-ci s'effectue dans une lumière de bonne volonté réciproque.»
(Gabriel Marcel)

Pages 4 à 6 : Photos d'archives

A TRAVERS CHAMPS

Le plus mauvais système...

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, ce qui ne les empêche pas d'avoir des histoires.

A rechercher le seul progrès du produit national brut, les démocraties occidentales ont donné plus de bien-être matériel au plus grand nombre, sans augmenter la joie de vivre pour tous et sans désarmer l'opposition des extrémistes. On sent monter le désenchantement, la lassitude, la morosité des masses qui soutiennent les gouvernements établis, tandis que s'accroît l'agressivité de ceux qui se battent pour les renverser.

Si la démocratie donne des signes de fatigue, est-ce parce qu'elle n'est plus adaptée au monde moderne? Est-ce tout simplement

parce que nous ne nous donnons pas la peine de la faire marcher?

Winston Churchill disait, paraît-il, que la démocratie est le plus mauvais de tous les systèmes politiques, « à l'exception, toutefois, des autres ».

La démocratie deviendra moins mauvaise quand on acceptera l'idée qu'elle est un système exigeant, et que chacun doit payer les libertés qu'elle donne par les responsabilités qu'il prend.

Le plus mauvais système, c'est celui dans lequel les citoyens réclament la liberté et pratiquent à la base la tyrannie ou l'abstention.

Ph. Schweisguth



Réunion plénière sans protocole



Face à face industriel-étudiants



Journaliste et député italiens



Mineurs du Pays de Galles



Docker aux USA et député à Bonn

Caux 1972 :

Une page d'histoire à écrire

Caux 1972 : une page d'histoire encore blanche que vont écrire des milliers de personnes dans un contexte international sombre et, hélas, sanglant. Que pourraient faire les hommes d'aujourd'hui s'ils savaient se servir de cet instrument incomparable que représente Caux pour infléchir le cours des événements ?

Un centre de dialogue

Face aux injustices, aux inégalités flagrantes, les idéologies et les systèmes en place se rejoignent pour n'offrir souvent, en guise de solution, que la violence et la répression, la destruction et la guerre. A ce cercle vicieux doit se substituer le dialogue. Mais pas n'importe lequel.

Trois conditions s'imposent : franchise, c'est l'évidence même. Reconnaissance, même timide, de ses propres torts. C'est déjà plus subtil. Et puis, terrain généralement inexploré, recherche d'un objectif assez grand, susceptible de répondre aux aspirations de tous ceux qui sont concernés.

Caux permet ce genre de dialogue où, selon l'expression de Gabriel Marcel, « une conscience est capable de s'ouvrir en présence d'une autre conscience ».

D'un tel dialogue, que ne pourrait-il sortir pour les pays africains s'ils cherchaient ensemble l'apport que leur continent devrait faire au monde ?

Que ne pourrait-il en sortir pour l'Asie, prise dans le triple étau d'une confrontation entre la Chine, l'URSS et les USA ?

Qui aura le courage et la clairvoyance nécessaires pour rendre possibles de telles rencontres en ce qui concerne l'Irlande, le Québec, l'Afrique du Sud, l'Erythrée, le

Bangla-Desh, l'Uruguay, pour arrêter l'engrenage de la révolte et de la coercition ?

Comme cela a été maintes fois prouvé, les solutions mûries dans une région ont plus d'utilité pour les autres points de crise que tous les appels au calme et à la raison.

Un centre de formation

La formation permanente est devenue un mot de passe du monde moderne. Tous les domaines de la connaissance sont passés au crible. Il reste à créer l'école de la volonté, ou s'étudie l'art de dominer l'égoïsme, de repérer et de guérir ses propres faiblesses et celles des autres, de forger une authentique communauté humaine.

Ce que Caux a tenté dans ce domaine a été bien décrit par Robert Schuman en ces termes : « Une école où s'apprend, par une sorte d'initiation réciproque, le comportement pratique envers les hommes, où les principes chrétiens s'appliquent et se vérifient dans les relations d'homme à homme, et parviennent à surmonter les préjugés et les hostilités qui séparent les classes, les races et les nations. »

Il y a là un espoir réaliste de créer dans la conscience des individus d'autres réflexes que celui de juger ou de prendre parti. Faire vivre des hommes ensemble est un art qui s'apprend.

Cette pédagogie ne pourrait-elle pas devenir, dans les différents pays, une constante de tous les programmes de formation ?

Un centre de concertation

Pour les individus comme pour les pays, établir des priorités est devenu une question décisive. Tant de problèmes doivent être attaqués quasi simultanément ; mais sans un réel sens de priorité, les énergies se dispersent. Comment découvrir l'ordre des tâches à entreprendre dans un monde qui se désintègre ? Quel est, aux yeux de Dieu, l'essentiel ? Comment nous rendre assez libres de nos propres préoccupations pour participer à ces missions prioritaires ? Seuls des pays ayant une raison de vivre suffisamment désintéressée seront capables de dépenser énergie, imagination, argent et potentiel humain dans des situations qui n'entrent pas dans leur sphère d'intérêts. L'universalité de Caux permet d'entrer dans cette dimension nouvelle.

En pensant aux délégations qui se sont déjà annoncées pour l'été d'Irlande, des



Schuman et Buchman : une amitié



Les Japonais arrivent



Masmoudi : une guerre évitée



Sud-Tyrol : un litige dénoué

Etats-Unis et d'Afrique du Sud, nous pourrions suggérer trois nécessités impérieuses.

Créer à Caux les conditions, le climat dans lequel les Irlandais, catholiques et protestants, s'écrieront : « Voilà comment nous devons apprendre à vivre. »

Aimer assez l'Amérique pour l'aider à sortir de ses épreuves et à se battre pour assurer la dignité de tous les hommes.

Chercher à comprendre, sans les juger, les Africains du Sud, afin qu'ils puissent apporter ensemble, dans le respect les uns des autres, le secret d'un vrai développement à toute l'Afrique.

Un centre de pensée nouvelle

Les idées neuves jaillissent plus souvent de la réunion d'hommes engagés envers une même cause que dans le cerveau d'un bril-

lant penseur retiré dans sa campagne. Dans une époque dominée par les « media », que s'agit-il de proclamer, dans un langage nouveau, pour répondre à l'attente des hommes ? Que faut-il dire de la famille, de l'éducation, du mariage, de la société, du tiers monde, de l'inflation et des problèmes de restructuration politique et économique ? La rencontre à Caux d'hommes appartenant littéralement à tous les milieux permet d'envisager non seulement le jaillissement d'idées nouvelles, mais leur réalisation.

A chacun de ceux qui franchissent ses portes, Caux devrait permettre de découvrir qu'il n'est plus le jouet de forces aveugles ni la victime des circonstances. Chacun peut, s'il le décide, devenir un instrument de renouveau, « ouvrier avec Dieu » pour construire un monde à Son image.

(En collaboration : P. Spoerri, P.-E. Dentan, J.-J. Odier.)

Une journée à Caux

A l'heure où l'esprit est éveillé, mais pas encore encombré, la vie de Caux démarre promptement. Une réunion de formation permet d'aborder les sujets des plus divers, mais tous reliés au changement de l'homme et de la société : quelles forces dirigent le monde ? Quelles forces pourraient le diriger ? Comment la société « permissive » déteint-elle sur nous ? Sommes-nous, dans notre entourage, des suiveurs ou des meneurs de course ?

Après des échanges de cet ordre, n'est-on pas prêt pour un copieux petit déjeuner ?

Plus tard dans la matinée, une autre rencontre permet de mieux connaître les délégations présentes, de comprendre les situations de tel ou tel pays, d'échanger les expériences faites dans la poursuite d'une transformation du monde. Toutes les réunions sont traduites en cinq langues et retransmises simultanément au moyen d'écouteurs.

Si l'on a pu profiter, en début d'après-midi, de l'air de la montagne, on est plus alerte pour les rencontres variées qui sont proposées ensuite aux délégués : groupes nationaux, réunions d'étudiants, de syndicalistes, de parents et éducateurs, etc. Chacun peut y faire part de ses préoccupations et convictions, poser des questions, amorcer une recherche en commun.

La soirée est réservée en général à une représentation théâtrale, à une projection de film ou à des variétés. Les groupes qui se forment à l'occasion des conférences sont conviés à participer à la création artistique. C'est ainsi que sont nées à Caux un certain nombre de productions théâtrales qui ont ensuite fait le tour du monde.

PROGRAMME DE L'ÉTÉ : 14 JUILLET - 18 SEPTEMBRE

- Juillet et août : Mois réservés en priorité aux familles, aux jeunes et aux éducateurs.
- 29 juillet-6 août : Rencontres de parlementaires de divers pays sur le thème : « Comment rétablir la confiance et un sens moral en politique ? »
- 2-10 septembre : « Comment rétablir la confiance et un sens moral en politique ? »
- 10-18 septembre : Rencontres de personnes engagées dans l'industrie, à la recherche d'idées neuves, face aux problèmes du chômage, de l'intégration de la main-d'œuvre étrangère et de la reconversion économique.

Parmi les groupes qui se sont déjà annoncés pour cet été : un groupe d'éducateurs de Corée — une délégation du Japon — plusieurs parlementaires allemands — des groupes importants du Kenya, d'Ethiopie et d'Afrique du Sud — une importante délégation du Canada.

On est prié de s'inscrire et de réserver sa chambre en indiquant les dates du séjour au secrétariat de la conférence, CH-1824 Caux (Suisse).

Caux est aussi une expérience de vie communautaire unique au monde. Trente-deux équipes de travail sont prêtes à accueillir tous ceux qui désirent participer d'une façon pratique à la marche de l'important ensemble hôtelier que représente le centre de conférences. Le cadre de ces équipes de tra-

vail fournit une occasion idéale de rencontrer des gens venus souvent de l'autre bout de la planète, d'acquérir la discipline de toute œuvre commune mise au service des autres. C'est l'occasion pour chacun, quel que soit son âge, d'aller à la découverte... du monde. Chacun trouve sa place et son rôle.

En toute sincérité

La seule manière de créer la paix, c'est de supprimer les motifs de haine et de crainte entre les hommes et les peuples. A Caux, nous avons appris que la paix n'est pas une abstraction. Ce sont des hommes qui deviennent différents.

Les maires de Hiroshima et Nagasaki.

J'ai vu ici l'aurore de ce monde nouveau que tout militant ouvrier digne de ce nom désire voir luire pour les travailleurs du monde entier.

Permanent syndical.

A Caux, j'ai fait quatre grandes découvertes. D'abord j'ai trouvé Dieu, non pas celui qu'on prie le dimanche parce que c'est l'habitude, mais qu'on prie tous les jours. Puis j'ai découvert mon prochain. Sans lui, on ne peut pas comprendre Dieu.

Ensuite j'ai découvert la puissance de l'exemple. Pour qu'un chef rayonne, il faut qu'il soit pur au-dedans de lui-même. Enfin, j'ai découvert le sens du combat idéologique.

Sous-lieutenant français.

Caux est un endroit où les vrais étudiants révolutionnaires et les ouvriers peuvent s'unir pour construire une société juste.

Mineur de la Ruhr.

Il règne à Caux une atmosphère extraordinairement dynamique où l'on traite de façon réaliste les problèmes les plus importants qui se posent au monde.

Ministre belge.

Qu'avez-vous trouvé à Caux, Monseigneur ?

— Des remords, Madame.

Ecclésiastique français.

Caux peut devenir pour les syndicalistes et les industriels un centre de formation qui réponde aux inquiétudes de l'Est et de l'Ouest. Le combat mené à Caux concerne tous les aspects de la lutte de l'homme d'aujourd'hui. On ne saura jamais assez tout ce qui a été réformé et amélioré par les centaines de milliers de gens qui sont venus dans cette maison.

Syndicaliste français.

A l'heure où le matérialisme a pris racine si profondément dans le monde, Dieu a choisi Caux pour ramener sur la bonne route des hommes qui se sont égarés.

Personnalité religieuse musulmane.

Ma visite à Caux a marqué le couronnement de ma vie. J'y ai trouvé l'espoir pour mon pays bien-aimé, l'Amérique.

Educatrice noire américaine.

Caux a transformé ma vie de père de famille et de chef d'entreprise. L'honnêteté en affaires et avec le fisc m'a coûté cent mille francs, mais elle a amorcé un étonnant développement sur le plan industriel et social.

Entrepreneur suisse.

Caux nous montre comment lutter pour la liberté avec des mains propres.

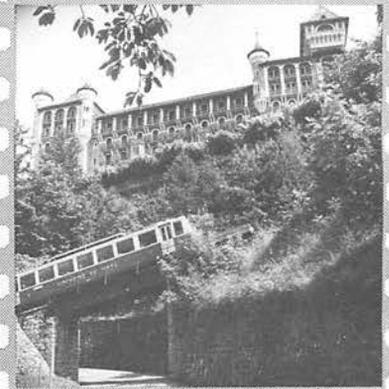
Premier ministre africain.

Caux m'a permis d'arrêter ma chute vers la haine et le désespoir.

Leader nord-africain.

Trois jours à Caux m'ont plus appris sur mon métier de diplomate que trente ans de carrière.

Un ambassadeur.



On y monte du monde entier



« Liberté » : l'Afrique en scène



Citerne fournie gratuitement



Cadeau de l'Australie



RÉARMEMENT MORAL

INFORMATION

Londres : nouveau centre

Le nouveau centre pour le Réarmement moral a été inauguré à Londres le 7 mai par deux Irlandais, un architecte protestant et un contremaître catholique. Le centre, construit en superstructure au-dessus du théâtre Westminster, comprend des bureaux, des salles de réunion, un studio de projection de films et des locaux de répétition pour les acteurs. Il aura coûté 250 000 livres sterling, dont 210 000 ont déjà été données, sans qu'aucun appel spécial ne soit lancé, grâce à la générosité de milliers de personnes appartenant à 31 pays.

Les Irlandais présents soulignèrent que la paix ne viendrait pas chez eux du jour au lendemain à la suite de nouvelles mesures administratives ou législatives, mais par une prise de conscience de la responsabilité de chacun et par un changement d'attitude.

Noir et blanc

Le petit *Livre noir et blanc* publié en Grande-Bretagne dont le tirage a atteint les cent mille exemplaires, continue à susciter de nombreux commentaires. *L'Evening News* de Londres du 8 mai écrivait : « Ce petit livre ne souscrit pas à l'évangile du «eux» et du «nous»; en toute simplicité et avec un minimum de ponctions bibliques, il renvoie le lecteur à ce qui est bien et à ce qui est mal... Il affirme ce que des millions de gens honnêtes ont vainement espéré entendre depuis longtemps : qu'il existe un espoir pour le monde; qu'il y a un contre-courant à l'anarchie et à la violence; que les hommes peuvent changer et qu'ils changent en dépit du déferlement de preuves contraires. »

Dans les écoles d'Iran

Un groupe international du Réarmement moral a été invité par des personnalités iraniennes à entreprendre une tournée de dix

provinces pour prendre la parole dans les écoles professionnelles et les universités. A Ispahan, ancienne capitale, le gouverneur avait invité 300 personnes pour rencontrer ses hôtes, qui s'entretenirent ensuite avec quarante professeurs d'université.

« Fiers de Panchgani »

« Nous sommes très fiers du centre de Panchgani », a déclaré dans la maison du Réarmement moral à Londres le haut-commissaire de l'Inde en Grande-Bretagne, M. Apa Pant, lors du lancement du livre de Michael Henderson *From India with hope*. « Ce livre m'a profondément ému, continua le diplomate, car effectivement il y a de l'espoir en Inde et un nouveau chapitre s'est ouvert dans les relations entre l'Inde et l'Angleterre. »

Portes ouvertes

Deux événements ont marqué en mai la vie de la maison du Réarmement moral à Paris : trois nouvelles représentations de la pièce *On jouera sans rideau*, devant des publics composés principalement d'industriels et de syndicalistes, et des journées « portes ouvertes » destinées à financer la participation française à Caux cet été.

Ces dernières manifestations avaient été organisées par un groupe d'une dizaine de Françaises. Plusieurs maisons d'alimentation et un restaurant vietnamien avaient offert des produits pour les repas.

Un spectacle original, *Pleins feux sur Caux*, a été présenté à plusieurs reprises.

Dans les favelas de Rio

Hommes du Brésil, film tourné il y a plus de dix ans par les dockers de Rio, est réclaté dans de nombreuses favelas. Chaque semaine une projection a lieu, présentée par l'un des auteurs du film.

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24. Suisse : Fr. s. 18.—. Belgique : FB 220. Canada : \$ 5.—. Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—.

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 12 ; Fr. s. 10.— ; FB 120.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

L'HOMME

par Maurice

Les lignes qu'on va lire sont extraites de l'intervention faite par le secrétaire général de la Fédération française des Ouvriers du Textile Force Ouvrière à un groupe de syndicalistes européens le 22 avril 1972 à Paris.

Depuis qu'en 1948 j'ai rencontré le Réarmement moral, il m'a été donné une des clés ouvrant sur la société de demain. En effet, en regardant vivre les équipes d'hommes que j'ai connus à Caux, j'ai trouvé la réponse à une question que, pour moi, le marxisme n'avait pas résolue : à savoir quel doit être le comportement de l'homme dans une société d'abondance.

Depuis 1948, nous avons connu des crises économiques, des crises monétaires, des guerres, des révoltes intérieures ; nous avons vu de plus en plus de pays, de partis, d'organisations se diviser. Mais ce monde capitaliste qui, comme le disait Jaurès, « porte en soi la guerre comme la nuée porte l'orage », ce monde capitaliste qui, selon Marx, contient les germes de sa propre destruction, se porte en fait très bien, je dirai même de mieux en mieux.

Les économistes, grâce aux études confiées aux ordinateurs, nous décrivent ce que sera le monde de l'an 2000. Quand on prend la plus sérieuse de ces études — qui a confronté les résultats d'un grand nombre de méthodes, tenant compte des évaluations minima et maxima du taux de croissance de 25 à 30 pays industrialisés — on y trouve cette prévision : en l'an 2000, les salariés feront quatre journées de 7 heures et demie de travail par semaine, soit 147 jours, ou 1100 heures de travail par an ; l'homme disposera donc chaque année de 218 jours de repos et de liberté.

Maîtriser les crises

Il s'ensuit donc que les grandes batailles que mènent aujourd'hui les syndicalistes pour obtenir la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires et l'avancement de l'âge de la retraite sont en train d'être gagnées ; et si ces prévisions s'améliorent — comme cela pourrait être le cas dans une dizaine de pays — nous arriverons dans un assez proche avenir à un terrain enfin déblayé où l'homme, les jeunes, les

femmes auront définitivement aboli le régime séculaire de la fatalité. On doit donc constater que les luttes menées par tant de « révolutionnaires » de nos pays industrialisés ne sont en fait que des combats d'arrière-garde.

Le monde capitaliste, au travers de ses crises, non seulement ne s'effondre pas, mais arrive, de l'une à l'autre, à mieux en atténuer les conséquences, à mieux en garder le contrôle, voire même à les éviter. Un des grands progrès de notre époque, c'est l'ampleur et la vitesse de l'information dans tous les domaines. Les syndicalistes, les hommes politiques, les hommes de gouvernement peuvent, à chaque instant, confronter l'économie de leur propre pays avec celle du monde communiste. Jusqu'à présent, l'avantage économique a été au capitalisme et il le demeurera pendant encore fort longtemps. La situation d'un ouvrier russe n'est comparable en aucune façon à celle d'un ouvrier français ou anglais. Pensons seulement que les deux pays vaincus de la dernière guerre se trouveront en deuxième et troisième position sur le plan économique en l'an 2000 : je parle du Japon et de l'Allemagne de l'Ouest.

Où est l'homme communiste ?

Mais regardons aussi les faits : il y a effondrement des valeurs sur lesquelles se sont construits nos pays industrialisés au travers des civilisations occidentales (grecque, romaine, chrétienne), de la Renaissance, de la culture du XVIII^e siècle — effondrement des valeurs au moment même où l'avenir s'ouvre devant nous dans l'abondance et la liberté !

Les pays communistes, de leur côté, n'ont pas su encore façonner, éduquer le véritable homme communiste. A part les organisations communistes qui encadrent ces pays, nous avons l'impression que la grande foule reste étrangère à la construction d'un monde collectif dont l'élément essentiel serait l'homme communiste. On voit se créer de nouvelles classes ; un vide dangereux sépare la population de la classe des technocrates et des fonctionnaires.

Toutefois, l'expérience communiste chinoise a mis la transformation de l'homme au premier plan de son action. Abandonnez une valise dans les rues de Pékin, vous êtes sûr de la retrouver le

DE DEMAIN

e Mercier

lendemain matin. On a supprimé les épidémies, la famine. Forts de la dialectique marxiste et de la civilisation chinoise, les dirigeants du pays entendent créer l'homme communiste oriental. Vous avez vu certains reportages ou films documentaires sur la Chine : des gens portent un mouchoir sur la bouche pour éviter les microbes ; tout le monde fait sa gymnastique à la même heure ; des millions de jeunes défilent dans les rues ; toutes les survivances humaines de l'ancienne Chine ont été passées au laminoir. Tout dernièrement — c'est là l'indice d'une évolution certaine — on a entendu une sommité du Parti communiste dire à la radio aux jeunes filles chinoises : « Changez un peu vos robes. Prenez des dessins différents et de nouvelles couleurs. Et apprenez à chanter et à sourire plus souvent. » Voilà comment en Chine on tente de créer un homme communiste.

Je ne veux pas parler ici des Tchèques, des Hongrois ou des Polonais, qui ont payé trop cher chacune de leurs velléités de liberté.

La question qui se pose à nous est donc de savoir où nous allons trouver ce nouveau type d'homme capable de créer pour l'an 2000 une société d'authentique justice, d'authentique liberté et véritablement ouverte à toute l'humanité.

Que de temps gagné !

Quand, en 1948, j'ai regardé pour la première fois vivre les équipes du Réarmement moral, j'ai pensé : « Que de temps gagné ! Cet homme, au lieu d'avoir à le façonner, nous l'avons là, déjà créé. » Il m'est tout de suite apparu que non seulement il était créé, mais qu'encore il était porteur de toutes ces puissances mystérieuses qui accompagnent les hommes et les femmes qui vont dans la direction du bien.

Dans les pays d'Occident, vous avez un bon terrain économique et social. Vous avez un niveau d'éducation incomparable et une information permanente sur l'ensemble du monde. Vous avez aussi — c'est mon cas, et le vôtre aussi, mes amis syndicalistes — une expérience révolutionnaire.

Le mouvement syndical ne doit pas se désamorcer ; il y aura toujours une confrontation — un dialogue, comme on dit maintenant — au niveau

des entreprises, des industries et des pays ; ce processus représente une éducation pour les deux parties en présence : chefs d'entreprise et syndicalistes. D'ailleurs, il faut dire que les patrons de ma jeunesse disparaissent comme ont disparu les diplodocus. On en trouve de moins en moins, et de plus en plus de chefs d'entreprise étayés par un état-major de compétences économiques et financières, techniques et commerciales. Il n'y a plus guère de ces patrons, comme au début de mon expérience syndicale, qui créaient une usine en espérant ne rien y changer pour une centaine d'années, puis la laissaient à leurs enfants dans l'illusion qu'ils continueraient de même pendant 150 ans encore.

A cet ensemble de faits, il faut ajouter la protection sociale, qui se perfectionne chaque année, et la hausse continue du niveau de vie, qui double tous les douze ou quinze ans.

Jamais les révolutionnaires n'ont eu un terrain aussi solide sous leurs pas, ni une aussi grande chance de vaincre que celle que nous avons avec le Réarmement moral. Aucune grande action révolutionnaire n'a commencé avec autant de moyens et de têtes de pont dans le monde. C'est pourquoi les syndicalistes — qui sont l'aile marchante du Réarmement moral — doivent s'unir, choisir leurs objectifs et foncer.

Nous ne sommes pas nombreux aujourd'hui, mais j'aimerais que vous sentiez comme moi à quel point la route est libre. Personne d'autre n'apportera une réponse aussi complète ! Pour moi, aujourd'hui, c'est le commencement d'une grande action — avec ses revers, ses difficultés — mais gagnant du terrain chaque jour et gagnant des hommes chaque jour. Aucune révolution, aucune action ne se passe sans hommes de qualité. Si l'encadrement ne vaut rien ou si l'on n'est convaincu qu'à moitié, il ne faut pas compter gagner la bataille. Or, je suis convaincu que vous la gagnerez. Mais il faudra apprendre une stratégie, créer une information révolutionnaire rapide. Il faut aussi croire à la révolution, et pas seulement à la conversion. Les deux sont nécessaires. Or, dans le Réarmement moral, il est plus facile qu'ailleurs de devenir révolutionnaire. Il suffit simplement, comme disait Frank Buchman, de « franchir une ligne ».

Quand on franchit cette ligne, on ne peut plus revenir en arrière.

La longue route d'un industriel

Rencontrant il y a quelques années des militants du Réarmement moral, le leader communiste du Bengale, Jyoti Basu, leur demanda à brûle-pourpoint : « Avez-vous réussi à changer des capitalistes ? »¹

A cette question pertinente, l'industriel Shashi Patel, de Bombay, peut répondre par quelques faits pertinents.

Directeur général de Polydor, en Inde, et de plusieurs autres entreprises, dont le Centre du Film de Bombay, qui développe 15 millions de mètres de pellicule par an — 90 % de toute la pellicule couleur utilisée en Inde — Shashi Patel est, dit-on, représentatif des jeunes patrons indiens. Cet homme formé à l'école d'administration de l'Université du Michigan avait une ambition bien définie : accroître son empire industriel. En 1969 il s'était rendu à cinq reprises en Europe en quête de capitaux et d'assistance technique. Un week-end passé aux Etats-Unis n'était pour lui qu'un saut de puce.

En 1969, sa course allait brusquement changer de cap. Une délégation du Réarmement moral passait par Bombay. Patel et sa femme rencontrèrent quelques-uns des voyageurs, puis furent invités au centre de Panchgani.

Là, les réunions, les spectacles présentés donnaient l'impression à Patel qu'il était personnellement visé. Ce qui le frappa surtout ce fut d'entendre des étrangers faire appel à l'Inde. « Que des Canadiens, des Anglais, des Français et d'autres puissent attendre quoi que ce soit de mon pays, cela m'étonnait. Je n'avais jamais pensé en ces termes. »

L'intervention d'un syndicaliste de Calcutta, Satya Banerji, marqua un point tournant dans l'esprit de l'industriel. Dieu sait combien de discours véhéments Patel avait subis de la part de représentants syndicaux. Mais, cette fois, le ton était différent. « Banerji allait droit au but. Il avait une attitude militante, mais foncièrement honnête. Jusque-là, j'avais toujours attribué aux responsables syndicaux un but intéressé. Je commençais à raisonner autrement. »

En écoutant Banerji, Patel ne pouvait

s'empêcher de penser au magasinier Rodrigues, secrétaire de la section syndicale des employés de commerce à l'usine Polydor ; pendant des années il avait cherché à se débarrasser de lui. Puis sa pensée se porta sur un autre syndicaliste, Thonsekar, secrétaire général de la même organisation pour Bombay. En 1966, cet homme avait dirigé une manifestation de cent travailleurs contre lui.

Comment Thonsekar et Rodrigues réagiraient-ils s'il s'y prenait différemment avec eux ? C'est la question que se posait l'industriel en repartant pour Bombay. En tout cas, ces quelques journées à Panchgani lui avaient donné le courage de passer aux actes.

« Ouvrez les livres de comptes »

Patel commença par réunir tous ses chefs de service. « Jusqu'ici, leur dit-il, la direction a poursuivi une politique erronée dans ses rapports avec le personnel. Nous avons désormais l'intention de travailler avec les syndicats sur un pied d'égalité. »

Thonsekar apprit que Patel désirait le voir. Sa réaction fut vive : « Comment puis-je négocier avec un homme qui se contre-fiche de ses ouvriers, qui ne leur accorde aucune retraite complémentaire et qui a congédié de vieux travailleurs sans le moindre scrupule ? » Cependant, il ajouta qu'il était prêt à dialoguer avec toute personne qui ferait preuve de franchise.

La rencontre eut lieu le lendemain. « La route a été longue, dit Patel en tendant la main à Thonsekar, entre la manifestation que vous avez organisée devant ma maison et le moment présent. Longue, parce que j'ai mis longtemps à comprendre que je devais aux travailleurs un juste salaire. Mais c'est maintenant ma préoccupation autant que la vôtre. »

Le syndicaliste ne pouvait en croire ses oreilles. « Tout ce que je demande, lui répondit-il, c'est que l'entreprise, à partir du moment où elle fera du bénéfice, le partage avec le personnel. »

« C'est entendu », reprit Patel. Puis il fit montrer à Thonsekar tous les livres de comptes de l'entreprise.

Patel demanda au syndicaliste de rédi-

ger un projet de contrat, affirmant qu'il le signerait. « Assurez-vous seulement que mon juriste soit d'accord. »

Pendant huit jours, Thonsekar examina les bilans ainsi que la correspondance des cinq dernières années. Rien ne fut tenu secret. Un contrat fut élaboré qui donna satisfaction à toutes les parties intéressées. Le juriste n'y trouva rien à redire. Cet accord fut signé dans sa totalité pour une durée de deux ans, et il est appliqué effectivement.

Patel devait encore mettre les choses au point avec Rodrigues, le secrétaire de la section syndicale, auquel il s'était opposé. Les Patel invitèrent les Rodrigues à les accompagner à une conférence de week-end à Panchgani. Un matin, lors d'une réunion d'une centaine de personnes, l'industriel se tourna vers le secrétaire syndical et lui dit : « Pendant des années, je n'ai pas aimé les syndicats ni vous-même. Je me proposais de me séparer de vous, attendant seulement de pouvoir vous prendre en faute. Mais votre compétence était à toute épreuve. Je veux vous demander pardon. » Et se tournant vers M^{me} Rodrigues, il ajouta : « Veuillez aussi me pardonner. »

« Les mots ne me viennent pas facilement, répondit Rodrigues au bout d'un instant. Tout ce que je puis dire maintenant, c'est que M. Patel est un homme courageux. »

Famille et whisky

Le foyer des Patel ne pouvait pas ne pas se ressentir de ces événements. Parmi les trois enfants, une fille de seize ans donnait bien du fil à retordre. Rien ne semblait l'atteindre et surtout pas les punitions.

Puis les parents se demandèrent si une plus grande discipline de leur part au sujet de la boisson n'aurait pas plus d'effet que les sermons. Ils prirent le parti de ne plus prendre d'alcool, même dans les réceptions. « Lorsque ma fille s'aperçut de notre décision, confia Patel, elle résolut aussitôt de vivre différemment. »

Madame Patel ajoute pour sa part : « Mon mari m'avait souvent demandé de ne pas acheter le riz et le sucre au marché noir. Il disait que nous devions donner l'exemple.

¹ Ce texte a été rédigé d'après le livre *From India with Hope*, de Michael Henderson, qui vient de paraître aux Editions Grosvenor, à Londres.

Mais il ne pouvait se passer de son whisky, qui était importé illégalement. Depuis que nous avons cessé de boire et de servir de l'alcool, nous avons perdu quelques-uns de nos amis. Mais on peut se demander pour quelle raison ils venaient nous voir : pour le whisky ou pour notre compagnie ? »

Au fur et à mesure que Patel remettait de l'ordre dans ses affaires, d'autres industriels manifestèrent leur intérêt. Quelques-uns l'accompagnèrent à des rencontres à Panchgani.

En mai 1970, il se trouvait à ce centre de conférences avec une délégation d'étudiants et de professeurs qui le bombardèrent de questions sur son changement d'attitude. Au moment où il leur disait qu'il avait encore à remettre de l'ordre sur plusieurs autres points, il se rappelle soudain la presse à disques, d'une valeur de 50 000 roupies (35 000 FF) qu'il avait importée en contrebande. Il se dit qu'il aurait un jour à clarifier cette question avec l'administration des douanes.

Les événements allaient le mettre à l'épreuve sans tarder. On l'informa de Bombay que la machine était l'objet d'une saisie de la part des services de douane.

Sa première réaction fut vive : « Allons-y au bluff, se dit-il, et trouvons de bonnes excuses. Après tout, j'ai passé trois ans à attendre en vain que le gouvernement autorise l'importation ! »

A Panchgani, pourtant, les Patel avaient appris à écouter leur voix intérieure. Une occasion se présentait de le faire. L'injonction fut explicite : Honnêteté totale. Patel se rendit à l'administration des douanes résolu de dire toute la vérité et de dire aussi pourquoi il avait pris ce parti. Les douanes firent une enquête approfondie : les faits confirmèrent les déclarations. Mieux, des inspecteurs se rendirent aux manifestations du Réarmement moral à Bombay pour comprendre ce qui avait pu provoquer un tel changement en Patel. Quatre mois plus tard, la mainlevée était accordée et Patel ne dut payer qu'une faible amende.

« Il a complètement changé »

Une autre crise attendait l'industriel.

Le nouveau contrat de Polydor avait été si avantageux pour les salariés de cette entreprise que les ouvriers des autres sociétés de Patel crièrent à l'injustice. Une grève menaçait. Patel convoqua Thonsekar et lui



M. Shashi Patel : « Pas de secrets »

demanda de négocier au nom de la direction : « Vos conditions seront les miennes, lui dit-il. »

Certaines des sociétés étaient déficitaires. Comment pouvait-on y augmenter les salaires ? Il fut décidé que tous les salariés en question recevraient 90 roupies de plus par mois afin que soit établie la parité avec Polydor, et les salariés des sociétés les plus prospères acceptèrent sans discuter cette augmentation qui était pourtant moins importante que ce qu'ils attendaient. A l'heure actuelle, un système de primes de productivité est à l'étude ainsi que l'obtention d'autres avantages.

En repensant à ces deux dernières années, Patel attache une grande importance aux changements intervenus. Si un nombre suffisant de patrons agissaient dans le même sens, les effets en seraient à son avis aussi bénéfiques pour l'industrie que pour la vie familiale et l'ensemble du pays. « Dans le monde des affaires, nous faisons beaucoup d'investissements, remarque Patel. Mais nous ne pensons pas suffisamment aux investissements humains qui sont nécessaires pour transformer les rapports sociaux. »

Avec un équipement et un effectif inchangés, la production de l'entreprise Polydor a augmenté de 200 % en 1970-1971. Pour l'exercice 1971-1972, la société sera bénéficiaire, pour la première fois depuis longtemps, et cela grâce au nouvel esprit dans lequel chacun aborde sa tâche.

Quant à Rodrigues, il évalue en ces termes le changement survenu en son patron :

« A mon sens, Patel ne valait pas mieux que les capitalistes de Calcutta. Il était un vrai dictateur, et rien que d'y penser me rend encore nerveux. Aujourd'hui il a complètement changé. Il est difficile d'imaginer que quelqu'un puisse être aussi différent. Il est prêt à discuter de n'importe quel problème. Nous lui avons demandé de nous faire confiance et ainsi nous pouvons lui transmettre toutes les suggestions que nous avons pour un meilleur fonctionnement de l'entreprise. »

Toutes les chances du même côté

Comme Patel, Thonsekar estime que les résultats obtenus sont un investissement pour l'avenir. Sur le plan des salaires, le contrat signé à Polydor ne lui apparaît pas comme idéal d'un point de vue syndical. « Mais le changement radical et profond qui s'est opéré dans l'attitude de la direction, dit-il, représente un acquis substantiel. On peut bâtir là-dessus. C'est un gage de sécurité pour les travailleurs. Nous voulons mettre toutes les chances du même côté afin que l'entreprise soit bénéficiaire. »

Le syndicat des employés de commerce a pris, il y a peu de temps, l'initiative d'une représentation d'une pièce de théâtre du Réarmement moral en hindi à l'intention des directions des 104 entreprises où le syndicat est présent. En ouvrant la soirée, Thonsekar a déclaré : « Toute forme de société, qu'elle soit capitaliste, socialiste, communiste, démocratique ou autocratique, se trouve devant un même dilemme : comment rendre les hommes suffisamment désintéressés pour que la société fonctionne efficacement ? L'espoir qu'un changement de société changerait l'homme s'est révélé chimérique. Le Réarmement moral s'efforce de changer les hommes afin qu'à leur tour ils changent la société. »

Interrogé récemment sur la nature de ses ambitions, Patel répondit en ces termes : « Je me suis sincèrement demandé pour quelles raisons je tenais tant à réussir une expérience comme celle que j'ai faite dans mon entreprise. Etait-ce par désir de paraître ? Pour mon propre profit ? Ou parce que cette évolution était nécessaire ? Je crois vraiment avoir été conduit par cette dernière raison. Comme homme d'affaires, je me suis beaucoup trop préoccupé de ma propre entreprise aux dépens des besoins de l'Inde. Il était temps que je fasse quelque chose pour mon pays. »

UN DOCUMENT INÉDIT

*Il y a dix ans, les armes se taisaient en Algérie.
De nombreux écrits récents
rappellent à la mémoire, en des termes parfois divergents,
les années d'épreuves dont ce pays a été le théâtre.
Au moment où, dans d'autres contrées,
des communautés s'affrontent, des extrémismes s'exacerbent,
le témoignage que voici peut redonner
confiance en l'action de quelques hommes résolus.*

LA HAINE EN ECHEC

par Jacques Clémentin

Sans prétendre éclairer tous les aspects d'une situation fort complexe et soumise à de nombreuses influences, le récit qu'on va lire révèle pour la première fois la suite de circonstances qui aboutit, en juin 1962, à la cessation des hostilités à Oran. Nous le publions dans les termes mêmes où le capitaine Clémentin l'avait rédigé il y a dix ans.

Je suis venu à Caux en 1948 par hasard. J'étais alors élève à Saint-Cyr. J'avais remarqué une note de service qui demandait des volontaires pour un séjour au centre du Réarmement moral et je m'étais inscrit avec un camarade. En dépit d'une éducation catholique, j'étais alors incroyant.

A Caux la foi est une chose simple et la présence de Dieu est presque matériellement sensible, dans le sourire des jeunes, la clarté des regards, dans la splendeur de l'endroit. Après quelques jours, frappé par les témoignages que j'entendais, j'ai décidé d'essayer cette méthode de recueillement et de remise en ordre intérieure. Rapidement ce premier pas en a entraîné d'autres : retour à des principes moraux, puis à la foi en Dieu dont l'existence me devenait sensible et, enfin, retour à la pratique régulière de ma religion.

Pendant les années qui ont suivi, j'ai servi successivement en France, en Indochine, en Algérie et en Allemagne. J'ai pu observer que les hommes étaient partout semblables. Partout l'ignorance des lois de Dieu était à la base des violences qu'on nous chargeait souvent de réprimer.

Je suis retourné à Caux avec ma femme en 1960 avant de m'embarquer à nouveau pour l'Algérie. Nous y avons décidé ensemble de tenter ce qui serait en notre pouvoir pour changer la situation dramatique de ce pays, sans égards pour nos intérêts personnels, de carrière notamment.

En Algérie, nous avons décidé d'avoir une attitude ouverte et de chercher à rencontrer des musulmans. C'est ainsi qu'en 1960, à Sidi-bel-Abbès, ma femme fit la connaissance de M. Afif, un petit artisan, venu à la maison pour installer une bouteille de butane. Pendant qu'il travaillait, elle se mit à parler franchement avec lui de la guerre et de la haine entre Européens et musulmans. Tou-

ché par sa franchise, Afif lui exposa ses sentiments nationalistes, que beaucoup de ses amis, dit-il, partageaient. C'était la première fois qu'il parlait librement avec une Européenne. D'ordinaire, quand des Français l'interrogeaient, il se bornait à répondre que tout allait bien et qu'il ne faisait pas de politique.

Nous avons décidé de l'inviter avec sa femme. Ils sont venus, accompagnés de leur petite fille ; leur conversation s'est montrée pleine d'intérêt. Invités chez eux, nous avons fait connaissance des cinq autres enfants. Peu à peu une amitié sincère s'est développée entre les deux familles. Ces faits apparemment sans importance furent, deux ans plus tard, à l'origine des pourparlers qui amenèrent la fin des combats en Oranie.

Faire quelque chose pour l'Algérie. Quoi ?

Au mois de mai 1962, la ville d'Oran est la proie de la violence.

Des dizaines de personnes sont assassinées chaque jour, les explosions et les incendies se succèdent. Un cycle infernal est engagé, dont la fin logique est la destruction de la ville.

A ce moment, un ami m'écrit de Strasbourg, où il assiste à la conférence de Pâques du Réarmement moral. Il me donne des informations sur cette conférence et me demande en même temps si je peux faire quelque chose en Algérie.

Je commande alors un détachement d'avions et d'hélicoptères de l'ALAT, au terrain de la Sénia, près d'Oran. Je n'ai rien à voir avec la politique. J'ai renvoyé ma femme en France depuis un mois et je ne vois aucune issue au conflit en cours. C'est ce que je répons à mon ami. Aussitôt il m'écrit à nouveau : « Dieu a sûrement un plan pour l'Algérie, il faut que tu le cherches. » En termes clairs, cela signifie que je dois prier et réfléchir. Une idée très simple s'impose à moi : il faut amener une rencontre FLN - OAS.

Cette idée parfaitement claire dans mon esprit, je me mets à en parler autour de moi, cherchant un moyen de la réaliser. Les réactions sont généralement sceptiques, mais l'aumônier de la base aérienne m'approuve et me

donne aussitôt le nom de deux prêtres de la ville, l'un proche de l'OAS, l'autre des musulmans. Tous deux pourraient m'aider.

Je vais les voir successivement et leur explique mon projet : organiser à Oran une rencontre OAS - FLN pour arrêter les massacres. Chacun d'eux cherchait depuis longtemps une solution. Ils décident de se rencontrer, puis provoquent au début de juin dans un faubourg d'Oran une réunion avec des musulmans FLN. Chose incroyable, la réunion se passe bien.

En même temps, j'ai l'idée de rechercher mes amis Afif. Je n'en ai plus de nouvelles depuis des mois. Je me rends à Sidi-bel-Abbès et trouve leur maison vide et saccagée. Personne ne peut me dire où ils se trouvent. Je leur écris alors, à l'adresse de leur maison en ruines. La lettre leur parvient par miracle à Tlemcen où ils sont réfugiés...

Je vais les voir et trouve mes amis, entassés à neuf dans une pièce. Ils ont tout perdu.

J'explique à Afif ce que nous voulons faire. Je lui demande d'y participer, d'y amener des amis et d'essayer de toucher les autorités FLN. J'ai en effet la pensée très claire qu'il faut arriver au plus vite à mettre les chefs des deux camps en présence. Une réconciliation à la base est impossible tant que règne la terreur.

Afif est un musulman pieux, dont l'élévation d'esprit m'a toujours frappé. Il me répond aussitôt : « Je suis avec vous, je vais faire ce que vous me demandez. Je n'ai pas de rancune contre les gens de l'OAS. Il faut en finir, et je vais chercher des amis pour la réconciliation que vous proposez. »

L'accueil est glacial

Ainsi, aux premiers jours de juin 1962, alors qu'en Oranie la violence redouble, quelques hommes de bonne volonté, apparemment dénués de tout pouvoir, cherchent à ramener la paix.

Je passe alors quelques jours en France à l'occasion de la naissance de ma fille. J'en profite pour rencontrer quelques-uns de mes amis. Je leur parle de ce que j'ai entrepris. Plus tard, rentré en Algérie, le fait qu'ils connaissent mes projets m'aidera à ne pas abdiquer devant ma tâche. Au bureau du Réarmement moral, je prends plusieurs films pour m'aider dans mon action : *Hommes du Brésil* en français et *Liberté* en arabe.

Avant de rentrer en Algérie, j'apprends que je suis désigné pour un stage en Angleterre, commençant quelques jours plus tard. J'attendais cette désignation depuis des mois. Trois semaines loin d'Oran vont me faire du bien. En outre, je pourrai revoir ma femme au passage et assister au baptême de ma fille.

J'ai donc l'esprit très libre en débarquant à Oran, sachant que je ne resterai que quatre jours dans cet enfer.

Je retourne à Tlemcen, où Afif et un de ses amis, Bekechi Mustapha, m'assurent qu'ils auront bientôt pour moi un rendez-vous avec des autorités FLN. Je revois un des prêtres d'Oran, lui montre le film *Hommes du Brésil* qui le touche. Je le presse de me faire connaître quelqu'un de l'OAS. Il refuse pendant deux jours, me disant que de toute façon cela ne servira à rien. L'Oranie va au désastre, dit-il, c'est inévitable. Je lui réponds que rien n'est impossible à des hommes qui cherchent la volonté de Dieu. Il y a bien plus de dix justes à Oran pour sauver la ville !

Il accepte enfin et m'emmène dans un quartier modeste rencontrer quelqu'un qui pourra sûrement me mener à l'OAS.

L'accueil est glacial, mais l'homme est un croyant sincère, il voit que je suis croyant aussi et brusquement s'ouvre à moi : il est désespéré, me dit-il, comme tous les membres de l'OAS. Pourtant jusqu'à présent ils croyaient bien sortir vainqueurs de cette lutte. Il décide de travailler avec nous et me dit de revenir le voir.

Sachant que je n'ai que quatre jours à passer en Algérie, j'ai commencé d'autre part dès mon retour à chercher des gens pour me remplacer. Je montre *Hommes du Brésil*, au cinéma de la base, à quelques jeunes aviateurs, à l'aumônier et au pasteur. Nous discutons après le film et je leur demande de s'engager pour réaliser à Oran l'esprit qu'ils viennent de voir en action. Plusieurs acceptent.

J'ai l'impression de faire un excellent travail et je pense que je pourrai partir sans remords, laissant derrière moi de multiples contacts. D'autres continueront et cueilleront les fruits.

Bien entendu, pendant chacun de ces quatre jours, je passe un moment à méditer dans le silence. Je connais l'efficacité de cette méthode du Réarmement moral et ne pourrais m'en passer dans une situation aussi mouvementée.

Au cours de ces périodes de réflexion, peu à peu une idée grandit dans mon esprit : « C'est toi qui dois continuer ce travail et non d'autres. » Cette idée ne me plaît guère ; j'ai beau la retourner dans tous les sens, elle est si simple qu'il n'y a pas à discuter. J'accepte. Je devais prendre l'avion le soir même ; je me présente à mon colonel et lui demande de faire annuler mon stage en Angleterre, en raison de la situation. Dans l'après-midi, je téléphone en France à ma femme, pour lui annoncer ma décision. Je l'entends très mal, elle a l'air d'avoir de la peine. J'en ai aussi.

Oran 1962.
Photo prise à bord de l'appareil d'observation Nord 3400 piloté par le capitaine Clémentin.



Le soir je retourne voir l'intermédiaire OAS. J'emmène avec moi un des jeunes aviateurs, Pierre Robert. L'homme nous déçoit : impossible, dit-il, de toucher directement l'OAS. Par contre, l'évêque d'Oran pourrait agir sur des personnalités de la ville, il s'offre à le contacter. « Votre effort est magnifique, ajoutez-il, et je vous admire. » « Ce n'est pas notre effort, lui dis-je, c'est aussi le vôtre. Il faut vous engager vous-même, comme nous. Chaque jour des gens meurent, la ville brûle, il faut établir, coûte que coûte, le contact direct FLN - OAS. »

L'homme est bouleversé, il pleure, pour lui c'est la défaite et la fin de l'OAS. « Entendu, dit-il, même si je risque ma vie, je fais ce que vous me demandez. Dès que j'ai l'accord soit de l'OAS, soit de l'évêque, je vous préviens. »

Le lendemain, j'apprends que le chef d'état-major a refusé ma demande de rester en Algérie, et qu'il me punira de quinze jours d'arrêts si je n'embarque pas le soir même.

Au fond de moi je ne demande pas mieux, me voilà déchargé honorablement de ma mission. Pourtant le sacrifice accepté hier me semblait juste et nécessaire. Mais Dieu est grand, me dis-je, et peut se passer de moi. Je prépare mes bagages et retiens une place dans l'avion du soir pour Paris.

Le général : « Continuez, je vous couvre »

Avant de m'embarquer, je retourne à Tlemcen présenter aux musulmans un autre jeune aviateur, Louis Pourny, qui pourra garder ensuite le contact. J'apprends par Bekechi, navré de mon départ, que mes amis venaient justement de m'obtenir un entretien officiel avec le commandant de la Wilaya V pour le lendemain. La Wilaya V comprend toutes les troupes FLN d'Oranie. C'est exactement le contact que je cherchais. Mais l'ordre du chef d'état-major est formel, je dois partir.

Je quitte donc Bekechi et rentre à Oran. Là on me prévient que je dois voir d'urgence l'homme de l'OAS.

Ce qu'il m'apprend est d'importance :

1. L'évêque accepte de patronner une rencontre OAS - FLN. Il consent à me recevoir.

2. J'ai rendez-vous pour le lendemain à 18 heures, dans un bar, avec un représentant qualifié de l'OAS.

La décision s'impose aussitôt : je dois rester. Pour cela, voir le général. Lui seul peut en effet modifier la décision de son état-major. Il est 20 h. 30. D'habitude un capitaine ne demande pas à voir son général à cette heure. Mais je n'ai pas le choix. Le colonel, chef d'état-major, ne me cache pas que ma demande est ridicule et que les quinze jours d'arrêts prévus vont m'être immédiatement attribués. Je persiste.

Le général est là, on l'informe, il me reçoit aussitôt.

Je lui rends compte de ce que j'ai fait : OAS, FLN, autorités religieuses sont prêts à chercher ensemble la paix. Il est possible de résoudre sur le plan spirituel un problème insoluble sur le plan matériel. Je demande à rester à Oran. Le général écoute, comprend aussitôt : « Ne vous occupez pas de ce stage, je m'en charge, restez, continuez ce que vous faites, je vous couvre. »

Une grande estime me vient aussitôt pour cet homme, chargé de responsabilités écrasantes, mais capable de s'ouvrir à un simple capitaine. En outre, par un hasard providentiel, voilà que le chef militaire de l'Oranie, sans lequel rien ne pouvait se faire aisément, est maintenant avec nous.

A partir de ce moment, ma mission est officielle, et les choses s'accélérent. Je suis présenté le lendemain à l'archi-

prêtre de la cathédrale (emprisonné peu de temps auparavant, puis relâché à cause de son grand âge), il m'introduit auprès de l'évêque d'Oran. Ce dernier me dit : « Je sais que la situation de l'Oranie est extrêmement grave. Je pense que des hommes de bonne volonté peuvent encore la retourner. Je suis prêt à patronner de mon autorité une réconciliation FLN - OAS. Ensuite on verra ; les sociétés humaines ne tiennent que grâce à l'amour, s'il n'y a pas d'amour elles s'écroulent. »

Le jour du rendez-vous officiel avec la Wilaya V arrive. Je suis accompagné de Pierre Robert. Il m'aide énergiquement, prenant la parole avec passion quand les arguments me manquent.

Nous rencontrons un secrétaire politique FLN et un aspirant de l'ALN. L'entretien est très long, coupé par le repas, pris sur des tapis, à la mode arabe. Il nous faut batailler avec toute notre foi, montrer à nos interlocuteurs que le sort d'Oran et de l'Oranie dépend d'eux. S'ils croient en Dieu et s'ils aiment leur pays, qu'ils le montrent. Ils rendent compte à l'état-major de la Wilaya qui accepte de me recevoir le lendemain.

De retour à Oran, j'apprends que l'OAS ne donne toujours pas de réponse positive. Dans une émission pirate, son commandement déclare : « L'Oranie continue la lutte. »¹

Peu importe, nous touchons au but, je dis à l'homme de l'OAS de transmettre à ses chefs les dernières nouvelles et d'annoncer que les délégués FLN seront là le lendemain.

Ce jour-là, 20 juin, je retourne à Tlemcen et à 16 heures, le commandant de la Wilaya V me donne son accord pour venir à Oran avec deux de ses adjoints. Ils prennent mon hélicoptère, par sécurité. Quand trois quarts d'heure plus tard nous survolons la ville, les incendies y brûlent toujours. Je prie Dieu qu'il me vienne en aide car j'amène trois officiers de l'ALN sans savoir si l'OAS a accepté les pourparlers.

Au sol, j'apprends que l'OAS a donné son accord : la réunion est prévue pour le lendemain. Le même jour les attentats contre les personnes cessent, et le général décide de suspendre les opérations militaires.

Une 404 bleue s'arrête derrière moi

C'est la première étape. En effet les massacres ne reprendront pas. Par contre les conversations vont passer par des fortunes diverses. L'OAS lance des appels contradictoires, tantôt à l'évacuation, tantôt à la résistance.

Elle ne reprend pas ses attaques contre les musulmans ou les forces de police, mais elle poursuit son programme de démolitions, annonçant qu'elle détruira la ville si ses conditions ne sont pas acceptées. De nombreuses écoles, la mairie, des bâtiments publics brûlent.

Le 25 juin, dans l'après-midi, plusieurs réservoirs de carburant sautent dans le port. Une énorme colonne de fumée noire monte jusqu'à la hauteur de Santa-Cruz, et recouvre peu à peu la ville. La pénombre règne pendant quatre jours.

Personnellement je n'ai pas de part aux conversations officielles. Je m'efforce de communiquer les idées de réconciliation et de retour au bon sens que je crois justes. J'ai

¹ Entre-temps, le 17 juin, un accord de cessez-le-feu a été signé à Alger. A Oran, où la population comporte une majorité d'Européens (200 000), l'OAS se sent assez forte pour refuser l'accord. (NDLR).

l'appui du délégué à l'information, un jeune universitaire qui effectue son service militaire et que les circonstances ont placé là. Je peux ainsi faire passer *Hommes du Brésil* et *Liberté* à la télévision.

Le 28 juin, au début de l'après-midi, le général me fait appeler à La Sénia. Le préfet et lui-même ont décidé qu'il était temps de conclure et d'amener les Oranais, européens et musulmans, à se retrouver pour de bon. Pour cela, ils convoquent les principaux notables de la ville à la préfecture. Le général me demande d'aller à Tlemcen chercher les chefs de la Wilaya V et de les amener à la réunion pour six heures. La chose me paraît difficile. « Faites-le », me dit le général.

L'état-major de la Wilaya est toujours clandestin, rien n'indique qu'il est à Tlemcen plutôt qu'à Arzew ou même à Oran. Rien ne dit non plus que ses membres accepteront de venir, si je les trouve, car je n'ai plus de contact avec eux depuis une semaine.

Inutile d'aller à Tlemcen, je n'en ai pas le temps. Je ne sais comment m'y prendre, et décide de m'en remettre à la grâce de Dieu.

Je me rends en Ville-Nouvelle, à Oran, et je remets en plusieurs points des notes pour Si Bakhti, qui commande la zone, lui demandant de me retrouver à six heures au Palais des Sports. Personne ne l'a vu, ni ne sait où il est.

Ne voyant rien de plus à faire, je vais à un rendez-vous pris avec le directeur de l'*Echo d'Oran*. J'en sors à cinq heures. Je retourne en hâte au Palais des Sports.

Personne n'a vu Si Bakhti. J'explique ma démarche aux musulmans qui sont là, leur visage s'éclaire quand ils comprennent qu'il s'agit de la paix à Oran, mais ils ne peuvent rien pour moi.

Il est six heures. Il faut faire quelque chose, et je décide, au hasard, de retourner à l'un des PC de l'ALN où je suis déjà allé, dans le quartier Lamur. Je suis assez mal accueilli, on ne comprend pas ce que je veux et mes questions ont l'air d'éveiller des soupçons.

J'insiste, je parle, puis je m'apprête à remonter dans mon Aronde, quand une 404 bleue s'arrête le long du trottoir derrière moi : c'est Si Bakhti, qui arrive avec deux de ses lieutenants. Il rentre d'une longue tournée dans la campagne. Il n'est au courant de rien.

Je lui expose aussitôt ma mission. « Pourquoi faut-il que ce soit moi qui vienne ? » me dit-il.

« Pour arriver à un véritable accord, il faut un militaire comme vous, capable d'en imposer à tous en ce moment. »

« Ne parlons plus du passé »

Bakhti semble fatigué et peu préparé à cette rencontre, mais il réfléchit quelques instants : « C'est bon, je viens, j'emmène mes deux lieutenants, nous prendrons au passage des membres de la commission de réconciliation. »

Nous passons Bd Herriot : sur un ordre de Bakhti, quatre des civils de la commission grimpent avec moi, trois autres montent dans sa 404 et nos deux voitures s'engagent dans la ville européenne.

J'ai là les chefs militaires et civils de l'insurrection musulmane à Oran. Nous roulons vers la préfecture où nous attend l'élite européenne de la ville. Depuis deux mois aucun musulman ne s'est déplacé sans être abattu dans les rues que nous suivons. Mes compagnons le savent. Ils sont sans armes et sans escorte.

Nous arrivons devant la préfecture. Plusieurs des musulmans qui m'accompagnent y pénètrent pour la première fois.

Il est presque six heures et demie, on nous attend, des gardes nous dirigent vers le grand salon. Bakhti et ses hommes franchissent la porte à double battant.

Face à eux, j'aperçois le préfet, l'évêque, les notables, graves, tendus. Dans quelques instants la guerre sera finie à Oran.

Bakhti parle : « Voilà sept ans que j'attendais ce moment. Pour nous, vous êtes tous des Algériens. Nous sommes prêts à vous recevoir chez nous comme avant, et à retour-



Gamma

ner dans vos quartiers. Ne parlons plus du passé. L'Algérie ne pourra se faire sans la minorité européenne, il n'y a que les aveugles qui ne le voient pas. »

Encore quelques mots de l'évêque et de plusieurs notables et la tension disparaît. Des groupes se forment, musulmans et Européens s'abordent, on se prend par le bras, quelques-uns retrouvent des amis et s'embrassent. On cherche de quoi écrire, une motion de réconciliation est rédigée, on la lit et on l'adopte.

Par les baies vitrées, on aperçoit la mer et le port. Le soleil se couche derrière Santa-Cruz. Ça et là des maisons brûlent encore. Demain toute la ville saura que c'en est fini de la haine et de la peur.

Les jours suivants, musulmans et Européens organisent en commun des manifestations de réconciliation. La dernière, sur la place de l'Hôtel de Ville, rassemble des milliers de personnes. Les paroles d'apaisement et d'espoir de l'évêque sont scandées par les applaudissements et par les you-you des femmes musulmanes. Qui aurait pu croire cela possible il y a quelques jours ?

A présent les gens réalistes jugent impossible le relèvement rapide : il y a trop de haines, de divisions, de luttes d'intérêts.

Pourtant l'Algérie peut renaître en peu de temps, si les Algériens oublient leurs intérêts particuliers, leur désir de revanche ou leur amour-propre.

Dieu n'en est pas à un miracle près, surtout quand c'est l'homme qui crée l'impossible. Si musulmans, chrétiens, israélites l'écoutent, les choses redeviendront plus simples et plus belles.

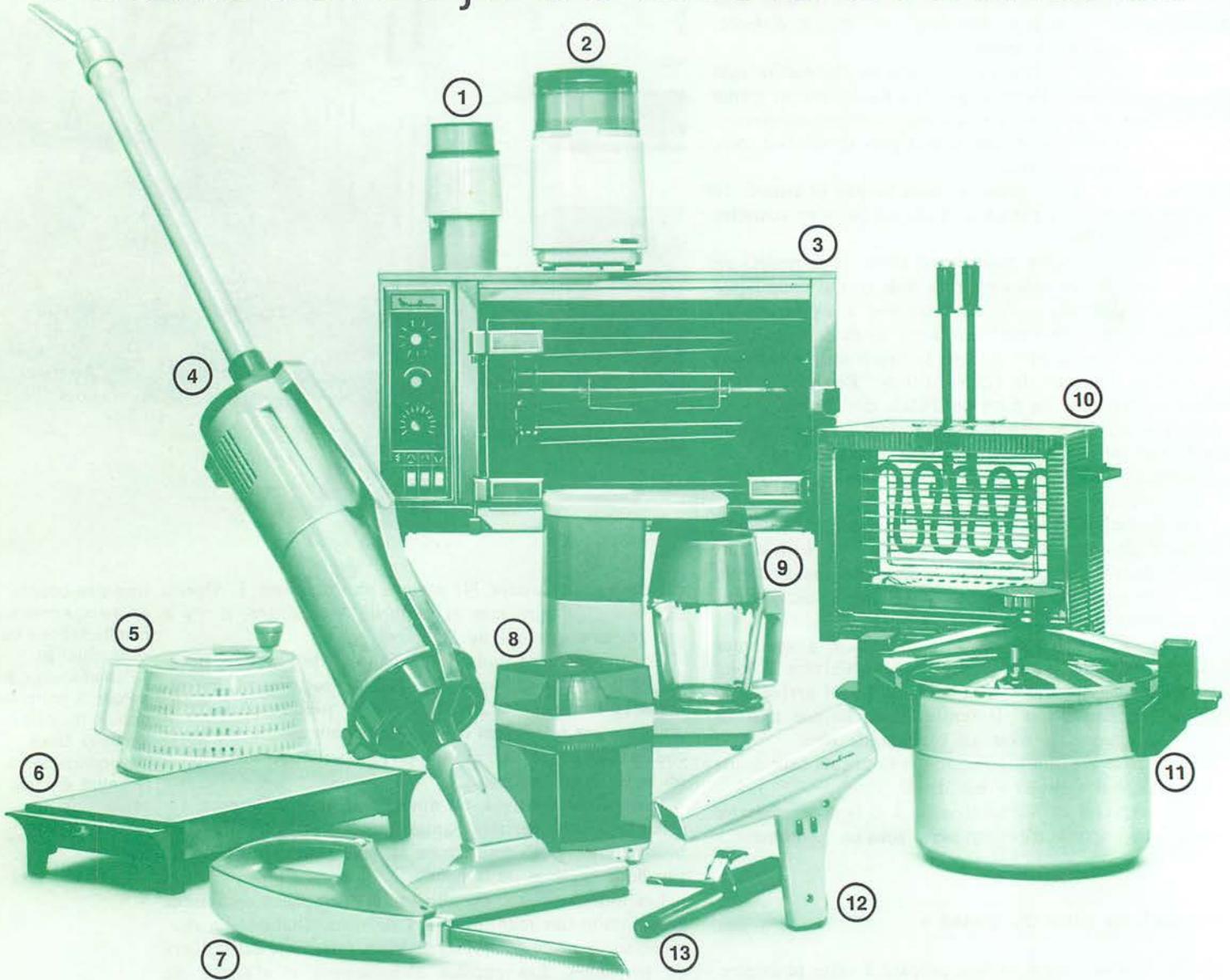
Personnellement, je reste en Algérie, pour cela.

Oran, septembre 1962.

Une ville coupée en deux. Après les manifestations de réconciliation, « Paris-Match » écrira : « Pour la première fois depuis dix-huit mois, les deux Oran commencent à se refondre en une seule ville. »

Moulinex

c'est tous les jours la fête des mères



des cadeaux pour tous les budgets

- | | | |
|--|---|---|
| 1 Moulin à café Super-Junior,
du café fin, fin, fin 35,50 F | 7 Couteau électrique 75 F | 11 Cocotte inox massif 6 l. : 115 F
pour le prix d'un 8 l. : 135 F
autocuiseur ordinaire: 10 l. : 157 F |
| 2 L'irremplaçable Moulinette . . . 98 F | 8 Presse-agrumes,
rien ne remplace les jus de fruits
frais 60 F | 12 Sèche-cheveux n° 2, léger,
maniable, puissant 46 F |
| 3 Rôtissoire B 12,
encore plus perfectionnée . . . 400 F | 9 Cafetière 3000,
la merveilleuse machine à faire
le bon café 99 F | 13 Fer à coiffer, pour les raccords
instantanés 20 F |
| 4 Aspirateur Balai 400, champion du
monde de sa catégorie 131 F | 10 Gril vertical. Révolutionnaire !
pas de fumée,
pas d'odeur 150 F | |
| 5 Essoreuse à salade 20 F | | |
| 6 Chauffe-plat, . . les bons petits plats
se dégustent bien chauds . . . 49 F | | |

les prix ci-dessus, en vigueur au 1-4-72, concernent les appareils électriques équipés en 220 V.

Moulinex
libère la femme